

INSTITUT DE FRANCE

---

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

---

# LES MOTS TÉMOINS DE L'HISTOIRE

PAR

M. FERDINAND BRUNOT

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lu dans la séance publique annuelle du vendredi 23 novembre 1928



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXVIII

INSTITUT.

1928. — 22 bis.



165842

# LES MOTS TÉMOINS DE L'HISTOIRE

PAR

M. FERDINAND BRUNOT

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

---

MESSIEURS,

Ce serait une idée bizarre, je dirais volontiers absurde, que de prétendre faire l'histoire de la civilisation, ou même celle des réalités matérielles, à la seule lumière des mots. Substituer aux innombrables renseignements détaillés que nous ont transmis les textes sur la vie des temps passés une poussière de faits, souvent obscurs et incertains, ce serait se réduire volontairement à des indices tels que ceux dont la préhistoire est obligée de se contenter, échanger des clartés qui illuminent pour un vague et lointain reflet qui laisse entrevoir. Personne n'y a songé.

Mais il n'en reste pas moins que le langage nous fournit, quand on l'étudie avec les précautions nécessaires, de précieux témoignages. Rapprocher le mouvement des

idées et le mouvement de leurs signes, c'est là un travail qui s'imposera parce que la linguistique a tout à y gagner, et l'histoire rien à y perdre. Plusieurs savants sont déjà à l'œuvre, et c'est pourquoi il m'a semblé utile, non pas de vous soumettre une méthode, le mot serait beaucoup trop ambitieux, mais de vous présenter quelques observations très générales. Pour les rendre plus faciles à suivre et à contrôler, je demande la permission d'emprunter mes exemples à des époques récentes et même, au besoin, à la nôtre.

## I

La première question qui se pose est de savoir si une nouveauté de pensée se traduit fatalement par une nouveauté de langage.

Pour répondre avec quelque précision, il est d'abord de nécessité absolue de s'entendre sur ce que signifie *nouveauté de pensée*, et sur ce que signifie *nouveauté de langage*. Ce serait en effet risquer de se tromper de tout point que de donner à ces expressions ou plus ou moins de compréhension qu'elles n'en doivent avoir.

Constitue une nouveauté de pensée non seulement l'apparition d'un fait, d'un objet, d'une doctrine, d'une idée complètement nouvelle, ignorés ou méconnus jusque-là, telle que le *baromètre*, l'*induction*, le *transformisme*, l'*antiseptie*, mais tout changement qui survient et modifie les conceptions antérieures, et la façon dont les choses, concrètes ou abstraites, apparaissent jusque-là.

Ainsi, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la *bienfaisance*, baptisée par

l'abbé de Saint-Pierre, est tout autre chose que la *charité* : c'était un devoir de raison en même temps que de « sensibilité » et d'amour, approprié au siècle de la philosophie. L'*agriculteur* avait pris dans l'estime publique et dans l'échelle des valeurs sociales une bien autre place que le *laboureur*, si bien que de grands seigneurs s'honoraient du premier de ces titres. Nouveautés de pensée.

Quant à la nouveauté de langage, elle ne consiste pas seulement dans la création d'un vocable, dans l'adoption d'un mot emprunté, mais dans toute modification qui change l'emploi d'un vocable existant, en altère le sens, en diminue ou en augmente soit l'extension, soit la compréhension, en accroît ou en amoindrit la fréquence, le déprécie ou l'anoblit, atténue, grandit, accentue ou efface sa valeur affective et sentimentale.

Prenons un premier exemple, tout concret et matériel. Le nom de *livre* désignant un poids, semble subsister tel quel depuis un siècle. Or il a, en fait, pris une valeur nouvelle et fixe. Pour se faire agréer de l'autorité, il a fallu qu'il désignât invariablement un demi-kilogramme. Changement de langage.

*Solidarité* est ancien dans la langue juridique et fiscale. On était obligé *solidairement*, c'est-à-dire de façon que chacune des personnes d'un groupe était responsable du montant total d'une créance, d'une imposition, etc. Ce fut déjà une nouveauté d'application très marquée quand on institua la *solidarité ministérielle*, qui est moins d'ordre pécuniaire que d'ordre politique et moral. Aujourd'hui la *solidarité* est devenue un principe social, on a fondé sur elle une morale, l'*esprit de solidarité* a été inscrit au

nombre des vertus publiques et le nom y a gagné de devenir de technique, commun, de spécial, général, Il est transformé.

## II

Existe-t-il entre les mouvements de la pensée et les mouvements du langage, je ne dis pas ainsi définis mais ainsi indiqués, une relation nécessaire ?

Si on pouvait répondre oui, le langage se trouverait être un signe infaillible, grâce auquel on pourrait suivre avec une précision rigoureuse la psychologie mobile d'une race, d'une société ou d'un groupe, suivant le cas.

Mais il en faut rabattre, et je ne crois pas qu'on puisse donner au principe de correspondance une valeur si absolue. S'il s'applique en général, il ne s'applique pas fatalement, ni dans tous les cas.

Le *favoritisme* a été de tout temps, sinon une règle, du moins une des pratiques des gouvernements. Or le mot n'existait pas. Pourquoi ? Peut-on admettre que cet abus n'avait pas attiré l'attention ? Mais tous les publicistes du XVIII<sup>e</sup> siècle s'en sont pris à ce vice de la politique. Il a été dénoncé, attaqué, raillé de mille façons. Et pour désigner cette loi fondamentale de la monarchie, comme eût dit Montesquieu, point de mot. C'est sous la Révolution seulement qu'on voit la langue chercher un terme, qui fut d'abord *favoricisme* ! (1)

Constatons-le nettement. Une idée naît. Elle peut

---

(1) La corruption, la profusion, le *favoricisme* ne recommenceroient-ils pas à régner avec plus d'impudeur que jamais ? (*Ami des Patriotes*,

trouver son expression dans une forme de langage déjà existante.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, par exemple, le respect de la langue, qui est réputée fixée, interdit ou gêne tout au moins les créations verbales. D'autre part un nom nouveau, étant donné l'absence de la publicité, ne procure à un produit, à un inventeur, ni célébrité, ni bénéfice. L'Académie des Sciences, chargée d'examiner les inventions pour lesquelles on sollicite des *privileges exclusifs*, n'a aucun goût pour les expressions tapageuses. Nul avantage n'étant attaché au néologisme, les inventeurs s'en abstiennent. Ni le *paratonnerre*, ni le *revolver* qu'on imagine alors, ne portent de noms. Le premier s'appelle : *verges métalliques destinées à garantir les édifices* (1770); le second : *fusil qui tire vingt-quatre coups de suite, se charge, s'amorce, et s'arme par le seul mouvement circulaire du canon* (1787).

Il est vrai qu'on peut ergoter et dire que ces périphrases même constituent des nouveautés de langage. Peut-être, mais d'autres causes les réduisent à des formes vagues qui ne nomment plus rien exactement. Presque toutes en effet sont formées d'un mot général qu'on détermine : *machine pour plier les étoffes avec facilité; moulin à vent pour labourer la terre sans bœufs ni chevaux* (1726), etc.

Or la plupart du temps, comme il n'y a qu'une *machine*, le déterminant devient inutile, et on dit *la machine* tout court.

Il en est ainsi à Marly, à la Machine et bien ailleurs.

---

12 août 1791, t. III, p. 193). Le *Dictionnaire Général* donne favoricisme comme un néologisme.

C'est le même phénomène qui, aujourd'hui, dans un village, amène en cas d'incendie à chercher *la pompe*, sans spécifier autrement. Et voilà l'expression dépouillée de tout ce qui la rendait propre. Elle n'est plus qu'une dénomination générale à laquelle la pratique retranche toute caractéristique spécifique.

Le phénomène inverse s'est produit au moins aussi souvent de nos jours. Je veux dire qu'un mot nouveau apparaît pour désigner une chose connue.

Telle pilule, tel appareil, avec son nom scientifique, tout battant neuf, n'est qu'un démarquage auquel ce nom donne une valeur marchande. S'il est fabriqué avec art, il fait bruit et recette. Sans qu'il y ait eu en réalité pensée nouvelle, voilà qu'un vocable criard emplit les annonces, les affiches et les mémoires.

Assurément sous ce nom, et grâce à lui, les produits ont changé à certains égards de caractère; ils ont passé de l'office à l'officine, ils ont été sacrés remèdes. Leur place n'est plus la même ni dans l'usage, ni dans les esprits. Toutefois n'est-ce pas là trop raffiner et ne peut-on pas conclure que souvent une forme nouvelle de langage a pris la place d'une autre sans que l'idée l'exigeât?

L'homme s'est trop souvent souvenu que la parole lui a été donnée non seulement pour exprimer, mais pour déguiser sa pensée. Les mots-réclames du commerce sont pour cette raison suspects, nous venons de le voir, les mots de la politique doivent l'être plus encore.

Pour écarter des souvenirs odieux, on a fait des substitutions qui ressemblent à des escamotages, telle celle d'*avoué* à *procureur*. Il n'est que de songer à l'usage fait

de *libéral*, depuis un siècle. C'est le type des mots-mensonges. On pourrait croire que quand il change de sens pour se rattacher à la famille de liberté, on entre dans l'époque où la liberté s'institue ou s'organise. Nullement. Il apparaît deux ou trois fois pendant la Révolution. Mais son succès date de plus tard. C'est Bonaparte qui le lance, en brumaire an VIII, juste quand il commence à imposer le régime qui supprimera la liberté.

### III

En histoire, les dates n'importent pas moins que les faits. Il convient donc d'examiner, avant d'admettre les mots comme témoins, s'il y a un synchronisme rigoureux entre les changements du langage et ceux de la pensée.

Une première difficulté se présente, très grave. Que faut-il prendre comme date d'un mot, son apparition ou sa généralisation? Son apparition est un fait sans doute. Ainsi *aristocratie*, *démocratie* ont été trouvés dans les traducteurs du Moyen Age. Qu'ils soient restés enfermés dans leurs manuscrits, leur présence dans quelques ouvrages atteste pourtant quelque chose, à savoir que des Français avaient manié des textes où se trouvaient ces mots latinisés. Mais il n'est nullement démontré qu'ils les comprenaient exactement, et en tout cas on ne pourrait pas inférer de leur présence à un ou deux endroits qu'ils ont fait désormais partie intégrante de la langue, même écrite.

Faudra-t-il donc considérer qu'*aristocrate* commence à

compter seulement à partir de Louis XVI? Faudra-t-il surtout poser en principe qu'un mot n'existe que du jour où il est répandu? Alors quelle limite fixer?

Comme chaque groupe social, chaque sphère, en dehors d'une petite masse de termes communs, a son langage propre, il faut tout au moins admettre qu'on ne peut entendre par usage l'*usage général*. Les peintres ont appelé *croûtes* de nombreux tableaux avant que les habitués des expositions leur eussent emprunté ce terme. Dès qu'il a été usuel parmi eux, sa vie a vraiment commencé.

Mais supposons que malgré toutes les difficultés, la chronologie du langage soit rigoureusement établie, y a-t-il lieu d'espérer qu'elle coïncidera avec celle des idées? N'y a-t-il pas chance au contraire de se trouver en présence de discordances assez marquées? Je crois pouvoir affirmer que malheureusement ce cas est assez fréquent. Ou bien les mots retardent, ou bien ils avancent. D'abord le mot peut retarder. Ainsi *fusillade* est né longtemps après que le *mousquet* avait cédé la place au *fusil*; nous nous servons même encore de *mousqueterie*.

*Responsabilité* est extrêmement récent; on ne le trouve jamais dans l'ancien droit. Est-ce à dire que l'idée ne s'était pas encore dégagée du temps de Louis XIV? La présence de *responsable*, fort usuel, atteste le contraire. Seulement il est vraisemblable que le besoin d'un mot abstrait ne s'était pas fait sentir, parce qu'il n'y avait pas là un principe, tel qu'il s'est établi à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle; on lui soumit d'abord la gestion des ministres, puis celle des corps constitués, des fonctionnaires, et finalement les actes quelconques de l'homme,

si bien que vulgarisé, généralisé, le mot entra dans le Code civil.

Encore n'ai-je parlé jusqu'ici que de la naissance des mots. Il faut étendre les mêmes observations à tous les accidents de leur vie et à leur mort. La mort d'un mot peut n'être en aucune façon contemporaine de la mort de la chose. On parle encore aujourd'hui d'hommes condamnés aux *galères*, et il y a des siècles qu'on ne rame plus sur les galères du roi. De jeunes ménages *pendent la crémaillère*, et un bon nombre des époux ignorent ce que c'était que cet instrument. D'autres *brûlent la chandelle par les deux bouts*, ou au contraire *font des économies de bouts de chandelle*, qui de leur vie n'ont connu pour s'éclairer que le gaz ou l'électricité. Il n'y a plus trace de croyances quelconques à l'astrologie, et nous parlons couramment d'*ascendant*, d'*influences*, de gens qui naissent sous une bonne *étoile*, qui ont des faces *joviales* ou des allures *martiales*. Les langues fourmillent de ces survivances, et ceci est capital en matière d'histoire. Figures si l'on veut, et qu'on peut reconnaître pour ce qu'elles sont quand les documents abondent, source de méprises cruelles si on s'abusait sur leur valeur.

#### IV

Lorsqu'on veut fonder des constatations historiques sur le langage, quels sont les éléments à considérer?

a) En principe, tous ont quelque chose à nous apprendre à l'occasion. Mais il y a un ordre de préférences. Les plus sûrs dans leurs indications sont les mots concrets

qui ont rapport à des objets ; par exemple, pour remonter d'âge en âge : *avion, télégraphe, montgolfière, houille, carrosse, arquebuse* (hacquebute), *pont-levis, machicoulis, ogive, couvent, donjon, échecs* (jeu), *église*, etc., mais les mots abstraits ne sauraient être omis ou rejetés : les héroïnes du théâtre classique parlent de leur *gloire*, et *gloire*, en cette signification, marque une date dans l'histoire des mœurs.

b) Faut-il faire abstraction des mots d'auteurs, matière du style personnel, pour ne retenir que ce qui appartient au matériel verbal collectif?

Le mot d'auteur, j'entends sous ce nom l'écrivain technique aussi bien que l'écrivain littéraire, ne me paraît nullement à négliger. S'il ne résume pas en lui la pensée vulgaire, il n'en représente pas moins une caractéristique précieuse pour l'intelligence d'une époque. Les adjectifs les plus insolites de Ronsard, témoignent tout au moins de l'influence qu'ont alors l'Antiquité et l'Italie. De nos jours l'individualisme du langage, tel que le Romantisme l'a voulu, a été poussé à un point tel qu'on peut justement parler de la langue de Hugo ou de la langue de Huysmans, et les différences, les oppositions même reflètent la physionomie d'un siècle mouvant, où le génie personnel a repris possession non seulement de la liberté, mais de l'autorité en matière de langage.

En outre, que de fois il est arrivé qu'un mot, une expression, propre d'abord à tel ou tel maître, est devenue plus tard un bien commun.

c) Les constatations négatives ne le cèdent en rien aux constatations positives. Seulement une circonspection particulière s'impose à cet égard.

D'abord tel mot peut avoir existé, sans nous avoir été transmis; ce fut longtemps le cas de *rana* (la rainure), que les langues romanes postulent, et dont les faits assureraient l'existence, puisque les anciens assemblaient le bois à rainure et à languette. Or on ne connaît *rana* que depuis le jour où le hasard l'a fait découvrir dans une inscription.

Que penserait-on de celui qui à l'aveuglette tirerait des conclusions quelconques de ce fait que ni *meumerie*, ni *minoterie* n'existaient au XVII<sup>e</sup> siècle ?

La prudence la plus élémentaire oblige à s'assurer si des équivalents de l'expression visée n'avaient pas cours, si le mot absent n'était remplacé par aucun synonyme ou approchant.

*Douanier* n'a pas été tout de suite tiré de douane, mais il y avait des *commis* et des *préposés* des douanes. Comme type d'erreurs à commettre, je donnerai trois exemples seulement : *Récolter*, dont Voltaire lui-même ne voulait pas, *compléter*, encore ignoré au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, *civilisation*, postérieur aux précédents et qu'on ne rencontre pas avant 1771.

Il demeure néanmoins certain que l'absence d'un mot autorise parfois à nier l'existence de la chose. Ainsi *milliard* a longtemps manqué. [Son voisin *milliasse* n'avait point de sens précis.] La raison en est que les calculs astronomiques ne nécessitaient pas l'emploi de si gros nombres, pas plus que la fortune des États ou le dénombrement des hommes. La précision arithmétique n'allait pas au-delà de *million*, qui lui-même est venu assez tard d'Italie.

V

Sur les conditions linguistiques qu'exige une observation méthodique, j'ai peu de choses à dire qui ne soient évidentes d'elles-mêmes. Il est une remarque essentielle pourtant, c'est qu'il est indispensable de s'assurer autrement que par l'étymologie du sens exact que le mot présente. L'interpréter par ses origines exposerait aux pires absurdités. Qu'on songe que *bicyclette* et *brouette* sont composés de mêmes éléments, que *paysans* et *patriotes* ne sont pas non plus bien éloignés, et qu'il y a des *romans anglais*, c'est-à-dire des histoires dont la caractéristique est d'être contée en roman et qui sont de langue anglaise.

VI

Les indications fournies par les mots, je dois le marquer aussi, ne sont et ne peuvent être, le plus souvent, que fragmentaires et incomplètes.

Soit *café*. Même en sachant que le nom est passé de la denrée à l'infusion, de l'infusion à un lieu public où on la consomme, rien dans la seule histoire du mot ne ferait deviner le rôle que les réunions qui se sont tenues là ont joué dans les arts, la littérature, la politique.

Néanmoins les mots éclairent d'un reflet toutes les époques de l'histoire. Considérons-en d'abord quelques-uns isolément : et d'abord *païen*, *paganum*. Il nous apprend la résistance que le paysan, l'homme du *pagus* a

opposée à la christianisation. Fidèle à ses habitudes, à ses croyances, l'habitant des campagnes était l'élément rebelle, qu'on ne pouvait conquérir. D'où le sens nouveau que prit ce nom.

En voyant *hostes*, nom de l'ennemi d'hier, devenir dans le roman de France le nom de l'armée : *li oz*, comment ne pas se demander la raison historique d'une substitution si surprenante ?

Voici *grimoire*, proprement une grammaire, mais qui s'applique à tout écrit latin, indéchiffrable, à quelque chose d'abstrus et de « sorcier ».

Le latin *praecoquum* donnant au grec *πρεκόκιον*, puis à l'arabe *alberkouk*, de là à l'espagnol *albaricoque*, au portugais *albricoque*, pour aboutir à notre forme française *abricot*, n'est-ce pas pour le savant qui réfléchit, le périple méditerranéen de la science latine ou grecque, celle du principe d'Archimède, celle de tant de recettes médicales où chacune des escales a marqué sa trace ?

*Clergie*, qui signifie à la fois la science et l'état de clerc, nous informe où en était la science au Moyen Age. Avec quelques autres faits nous serions sans peine édifiés sur l'état intellectuel de la masse inculte. Je n'en donnerai qu'un. Les médecins étaient connus sous le nom de *mires*. Ils prennent le nom de *physiciens*, comme qui dirait *observateurs de la nature*. Dans la bouche des illettrés, *physicien* se déforme de vingt façons : *fisicyain*, *phissicien*, *fisechien*, *fesicien*, *fusicien*, *fusesien*, *fussicien*, *fusencien*, *fuisicien*, *fuisisien*, *fuissezin*, *ferusien*, *farissien*, *fulsien*. Ce grec ne parvient visiblement pas plus à sortir des bouches qu'à entrer dans les cerveaux.

A un moment donné commence l'âge des légistes et des praticiens. Nous voyons apparaître avec eux des expressions tout abstraites, voire des outils grammaticaux, *vu*, *attendu que*, *considérant*, qui n'ont pu avoir de raison d'être qu'au temps où les jugements furent motivés.

Les témoins se succèdent ainsi de siècle en siècle.

*Cuiller* était ancien. L'introduction de *fourchette* au XVII<sup>e</sup> siècle nous avertit qu'une manière de manger plus élégante s'est établie, qui de la Cour va se répandre jusque dans le fond des campagnes.

La belle aventure du mot *pittoresque* nous fait connaître quel est l'art auquel la société du XVIII<sup>e</sup> siècle est plus spécialement attachée : La peinture est devenue l'« art majeur », elle joue dans la vie de la société cultivée un rôle si capital, qu'*être pittoresque*, c'est-à-dire convenir à la peinture, devient presque équivalent d'*être capable de plaire*.

D'*humanité à charbon de terre*, d'*école normale à faux à ployons*, de *bourse à bel esprit*, nobles ou vils, techniques ou littéraires, ruraux ou parisiens, des dizaines de milliers de mots ont une histoire à nous conter, qui n'est pas seulement la leur, mais celle de notre pays, dont ils résument la vie matérielle, intellectuelle et morale.

Encore n'ai-je considéré jusqu'ici que des unités. Les observations qui portent sur un groupe sont d'une tout autre fécondité. Avec une méthode si incertaine et pour tout dire si grossière, il est naturel que ce soient les ensembles qui fournissent les données les plus importantes et les plus sûres.

Prenons pour exemple la *villa*. C'était un établissement

rural. Elle comprenait l'habitation du maître, ses *aisances* (*adjacentia*) et dépendances : maisons des esclaves, des colons, des ambacts; autour, pour la clore, une palissade, des murs, des haies, qui fermaient les *cours* (*cohortes*), cours des animaux, basse-cour, cour d'honneur du maître, et qui défendaient l'entrée de la propriété aux intrus, bêtes et gens.

Le personnel qui vivait dans cet enclos, c'était, en dehors du maître, les *serfs* (*servi*), et, pour les grouper tous sous un titre, les *vilains* (*villani*).

Au *dehors* (*foris*) s'étendait le pays non *défriché* (*forestem*), les landes, les terrains de chasse et de pêche; ce pays était souvent boisé, si bien que *forest* élimina lentement le nom latin de *selve* et le nom germanique de *gaut*. Tout un tableau de la colonisation de la Gaule gallo-romaine et de la formation des *villages* (*villatica*) et des *villes* (*villas*) ne s'esquisse-t-il pas dans la seule énumération de ces divers termes?

A considérer la forte empreinte dont les Germains ont marqué notre roman de Gaule, ne trouve-t-on pas la certitude d'une pénétration profonde des coutumes, des mœurs, et jusque des formes de pensée et de sensation de l'envahisseur? Comment sans cela, pour ne retenir qu'un seul fait, la chromatique germanique eût-elle pris une telle place en français que *blanc*, *bleu*, *brun*, ont été introduits dans notre liste des couleurs auprès des adjectifs latins *noir*, *rouge* et *vert*?

Élargissons encore. La substitution du vocabulaire vulgaire au vocabulaire classique dans le parler de la Gaule romaine, n'est-elle pas l'indice d'un grand fait de

sociologie historique, je veux dire le remplacement des classes d'en haut par celles d'en bas ou par des étrangers ?

La disparition des mots est en effet dans certains cas plus significative que leur apparition. Qu'on pense à la Révolution et à la série sans fin de termes relatifs aux institutions, aux droits, aux impôts, aux terres, etc., brusquement jetés au néant. Rien qu'un catalogue de ces termes, de *fief* à *champart*, de *dîme* à *sénéchaussée*, ferait deviner qu'un cataclysme a passé alors sur la France, si on n'en avait pas d'autres preuves.

Je n'ai aucunement l'intention de vous présenter, dans les quelques minutes qui me restent, un sommaire de l'histoire de France vue à travers la langue, quoique j'aperçoive se déroulant à grands traits dans ma pensée une suite où les mots ne se séparent guère des choses. Ne remontons pas au-delà de la Renaissance qui jette dans la poésie et la science tout un matériel verbal emprunté aux idiomes de l'Antiquité, voici l'italianisme coulant à écluses ouvertes non seulement dans la langue littéraire mais dans les dialectes techniques des hommes de tous arts et de tous métiers, qui sont allés faire ou compléter leur éducation outre-monts; cinquante ans plus tard, par une brusque volte-face qu'explique l'installation du Roi à Paris, la langue écrite réduite à celle de la Cour, triomphant de la langue du Palais, en même temps que la Monarchie triomphe des Parlements, épurée un siècle durant par l'effort d'une société qui se ferme sur elle-même, ignore et veut ignorer le monde qui l'environne, le travail et la vie matérielle, qui dédaigne le peuple, ne met

plus l'élégance que dans le choix, où la pudeur des femmes fait loi dans la conversation ainsi que les bonnes manières et l'élégance dans les rapports de société, qui subit sans aucune résistance, après le sursaut du burlesque, fils de la Fronde, la règle des moindres grimauds, comme la nation accepte l'autorité des plus modestes agents d'un pouvoir hors de discussion. Après cela, une réaction qui ne pouvait manquer de venir, malgré la force apparente d'une tradition qu'ébranlent de toutes parts les revendications sociales, politiques, l'essor inouï des sciences, la réhabilitation des artisans, le retour à la terre et à la nature : l'Encyclopédie se dressant comme l'antithèse du Dictionnaire de l'Académie ; puis, en 1789, lorsqu'arrive la catastrophe, quand toute une société est emportée avec ses privilèges et ses préjugés, l'édifice de la bonne langue secoué, mais non détruit, parce que les acteurs de la Révolution appartiennent à une bourgeoisie instruite dont le plus grand souci est d'atteindre au niveau de l'aristocratie qu'elle a renversée ; enfin au XIX<sup>e</sup> siècle, le formidable mouvement produisant ses conséquences lointaines, les barrières hiérarchiques peu à peu abattues entre les mots comme entre les hommes, la démocratie introduite dans les écrits comme dans les lois et les mœurs, en dépit des digues, des résistances, des réactions, la science, l'industrie faisant irruption dans le vocabulaire comme dans la vie, l'idiome s'ouvrant aux influences étrangères par un effet inévitable du développement des relations internationales, si bien qu'au bout de trois siècles d'une évolution parallèle, la langue et la France d'aujourd'hui apparaissent à l'observateur sous une physionomie

identique, avec des aspects si variés, si indécis parfois, qu'on dirait un tumultueux chaos où se heurtent doctrines, intérêts, habitudes, dominées néanmoins et malgré l'apparence, par une tradition innée de bon sens, et un goût invétéré de l'ordre et de la distinction.

Quelque intérêt que pût avoir cet exposé, ce n'est pas celui qui convient à notre Compagnie et j'aurais préféré pouvoir arriver à des conclusions positives sur la valeur de la méthode qui m'a suggéré cette communication. Je ne crois pas exagérer en disant qu'elle apporte beaucoup à l'Histoire, et plus encore à la Sociologie historique. Il est possible même qu'elle fournisse un jour quelque chose à la Psychologie ethnique. Un fait comme celui de la dégradation périodique des mots qui désignent la jeune fille : *garce, fille, jeune personne, demoiselle*, ne laisse-t-il pas apparaître une tendance, une fâcheuse mais forte tendance, au dénigrement de la femme, qui dans l'esprit français se mêle et s'oppose à la galanterie? Je pourrais apporter bien d'autres indications de ce genre. Dans l'élan mystique qui a donné pendant dix ans à des termes abstraits comme *égalité* ou *constitution*, une teinte religieuse, n'est-on pas en droit de retrouver cette facilité particulière à s'abuser qui caractérise les sociétés politiques sans expérience, mais aussi, puisque dix fois d'autres mots ont produit chez nous d'autres illusions, notre propension nationale à nous griser du vin des grands mots? Que vaudront les faits généraux ainsi mis en lumière? Moins encore probablement que les lois dites historiques, constituées d'après les faits. Mais on ne pourra se prononcer que lorsque les groupements

d'observations auront fait l'objet d'examens assez nombreux et assez approfondis pour que la science puisse séparer le particulier du général. Un jour, peut-être, quand nous aurons d'une part des encyclopédies historiques des réalités et d'autre part des répertoires lexicologiques dressés d'après le développement des idées, la confrontation de leurs données permettra d'établir entre la courbe de la pensée et la courbe du langage des comparaisons qui mettront en lumière rapports et discordances et permettront d'apercevoir quelques raisons des uns et des autres.